

PROMÉTHÉE AUX ENFERS

Lionel Minkutu

Prométhée aux enfers

La condition d'un Homme prédéterminé à servir

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Lionel Minkutu

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À Munene
et
Thérèse.*

Chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à une tentative d'asservissement de son semblable, je me suis senti solidaire de son acte.

FRANTZ FANON, *Peau noire, masques blancs*.

AVANT-PROPOS

Nés quelque part en Afrique, nous nous sommes toujours considérés Africains avant même de nous considérer « citoyens » d'un des États du continent, pour le simple fait que ces pays africains ne sont pas les fruits d'une ou des nombreuses luttes prolongées entre des entités africaines différentes – comme le furent nos royaumes ou nos empires –, mais, au contraire, le résultat d'un partage arbitraire et inéquitable, orchestré par des personnes, des groupes ou des pays qui souvent n'avaient qu'une connaissance livresque de l'Afrique ou qui n'avaient jamais posé les pieds ni sur le continent ni sur les territoires qu'ils allaient bientôt recevoir ; ces territoires qu'ils n'avaient nul autre intérêt que d'exploiter, nuisant ainsi à l'épanouissement de ses habitants.

Malgré de telles insanités, le rapport que chaque pays a eu avec sa métropole à partir de la Conférence de Berlin a permis de gré ou de force que des identités nationales se forment – bien que les tribus, les clans, les partis politiques et surtout les religions ont toujours été instrumentalisés par les acteurs autochtones et allochtones afin de semer la discorde, d'opposer les gens, d'empêcher l'unité ou d'affaiblir les entités considérées comme étant menaçantes à l'establishment.

À vrai dire, les effets de l'impérialisme de l'Occident sur les contrées non européennes sont si néfastes pour l'humanité que la simple couleur de peau justifie que l'on naisse avantagé ou

désavantagé. Un Ivoirien et un Angolais sont évidemment des Africains. Respectivement, l'un parle le français et l'autre le portugais. S'ils sont Noirs, et même s'ils ne vivent pas sur le même territoire, soyez assurés que les deux partagent une expérience sociale, politique, économique et culturelle semblable. Et si l'Ivoirien et l'Angolais étaient Blancs, soyez assurés qu'ils partageraient aussi des expériences similaires. Par contre, prenons maintenant deux concitoyens, le premier étant Noir et le second Blanc : même s'ils vivent sur le même territoire, entendent le même chant du coq le matin et voient le même coucher de soleil, ils ne connaissent pas les mêmes réalités.

Certes, la conférence de Berlin divisa l'Afrique. Toutefois, le traitement que ses habitants subirent du nord au sud et de l'est à l'ouest fut le même. Chose curieuse est de constater que malgré le grand nombre de difficultés que les Noirs ont traversées, aucun sentiment de solidarité n'est né de cette souffrance, contrairement à d'autres groupes ethniques ou d'autres peuples qui ont connu un passé analogue. Après les colons, les Africains s'ostracisent aujourd'hui délibérément.

Ce qui est important pour le moment de souligner est que partout où un Noir a vécu – même s'il est adopté par des parents Blancs à la naissance – les réalités de ses confrères (si ces derniers sont bel et bien des alter ego) finissent, par bien des manières, par le rattraper.

Plus d'un siècle après l'abolition de l'esclavage, plus de la moitié d'un siècle après la fin de la colonisation, l'Afrique est encore à genou – pas simplement pour prier : à genou, parce qu'elle est restée la vache laitière des autres civilisations, alors qu'au même moment, ces civilisations (chinoise, japonaise et indienne notamment) se relèvent d'un bon pied.

En vérité, la difficulté pour les Africains, contrairement à ces autres civilisations, relève d'un autre ordre. Par exemple, il n'existe pas une langue ou une écriture commune aux Africains. Et surtout, il leur manque un État phare, à savoir un État qui aurait assez de puissance, de force et de moyens pour intervenir dans les conflits qui menacent son peuple, sa culture et son intégrité. « L'absence d'État phare en Afrique et dans le monde arabe a beaucoup compliqué la résolution de la guerre civile persistante au Soudan » avait affirmé feu Samuel Huntington¹. Mais ce n'est pas que le Soudan qui en souffre : c'est l'Afrique tout entière et l'Afrique subsaharienne en particulier. De ce fait, il n'y a donc pas un État, un gouvernement ou une source pour relever l'Afrique et lui redonner sa dignité et son éclat. Un tel État phare est en effet aux pays ce que la colonne vertébrale est aux côtes.

Les Noirs, étant situés dans plusieurs États sur la planète, n'ayant ni écriture ni langue commune, empruntent les langues des colonisateurs, non seulement pour éduquer leurs enfants, mais aussi pour communiquer entre eux. En effet, ce constat est dû au fait que l'Afrique est riche en langues et n'a pas une langue qui unirait plusieurs locuteurs comme le font l'anglais et le français en Europe, le hindi et le mandarin en Asie ou l'arabe dans le Monde arabe. C'est sans doute exactement à cause de sa richesse que l'Afrique est émiettée. En d'autres termes, jusqu'à aujourd'hui, les Africains passent par les anciens colonisateurs pour interagir entre eux. Il faudrait donc beaucoup de patience, de détermination et de sacrifices pour que l'Afrique subsaharienne surmonte ces obstacles. Néanmoins, il convient de retenir que le « processus de la redéfinition identitaire est toujours long, soumis à des interruptions et douloureux sur le plan politique, social, institutionnel aussi bien

1. Samuel P. HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 228.

que culturel² », surtout quand les autres civilisations s'efforcent de mater l'Afrique.

Quoi qu'on en dise, les mythes et les croyances qui propulsèrent l'esclavage et la colonisation, ont forcé les Noirs à porter un fardeau : celui d'être un animal – certes comme tout humain l'est –, mais, plus spécifiquement, d'être le prochain du singe, et donc un sous-homme. Voici les théories que les naturalistes européens comme Carl von Linné introduisirent dans le monde de la connaissance. Toutefois, ils ne furent pas les seuls dans cette voie, car les naturalistes furent accompagnées par des philosophes, des historiens, des anthropologues, bref, des savants européens. Pour dire vrai, ces théories auraient été sans effets si les Européens ne s'étaient pas donné tant d'efforts pour les vulgariser et les entretenir pendant des siècles. Ainsi, dans les cultures qui adhèrent à cette fiction, l'homme noir devint le premier pas de l'évolution du singe, alors que cette bête devint à son tour un synonyme de l'homme noir.

Ayant été cantonnés dans une conception indigne et dégradante, les Africains sont aujourd'hui parqués dans les contrées tracées par les bourgeois européens ; ils sont confinés dans des territoires qui furent tracés dans l'objectif de prévenir, d'esquiver et d'éviter les mésententes et les confusions qui auraient pu découler entre les puissances coloniales. Aujourd'hui, il est connu de tous que le stratagème des anciens colons consistait à partager l'Afrique, à diviser les entités non occidentales, celles que l'Occident considère comme « eux » – toujours en opposition avec un « nous » : « nous, les civilisés... » disent-ils !

Cette non-reconnaissance des *autres*, a suscité et continue à susciter un désir profond chez certains peuples de se prouver :

2. Samuel P. HUNTINGTON, *op. cit.*, p. 199.

certains pays tentent de se « moderniser », de « s'occidentaliser ». En d'autres mots, les peuples et les pays s'« européenisent » ou « s'occidentalisent », notamment par le biais des idéologies typiques du kémalisme. Voici ce qu'ils nomment « progrès ». Alors qu'au même moment d'autres peuples et pays rejettent l'Occident, ceux-là préfèrent ce que l'Occident appelle « indigénisation ».

Chose curieuse est de constater que les anciens colonisés prétendent défendre la terre de leurs ancêtres en combattant en tant que citoyens ou patriotes d'un État qui leur fut imposé par des entités étrangères, et ce, il n'y a pas même un siècle de cela. En ce sens, ces États africains, bien qu'ils ne soient pas en Europe, sont en quelque sorte des États *européens*.

Dès lors, les peuples qui y habitent, à force d'intérioriser un complexe d'infériorité, mettent de côté leur propre culture au nom de la « Civilisation », de la même manière qu'ils abandonnèrent leurs divinités ou leur Dieu au nom d'une divinité européanisée. Dès lors, pourquoi s'étonner que les missionnaires européens se perçoivent comme étant les dépositaires de l'autorité divine dans les colonies ? À plus forte raison, y a-t-il lieu de s'étonner que, comme Dieu extermina les peuples de Sodome et Gomorrhe, les Européens exterminent à leur tour les peuples qui, en Afrique comme en Amérique, leur sont subordonnés ?

Voici pourquoi certains États ou peuples africains, voulant sans doute avoir une image élogieuse d'eux-mêmes en Occident, comme s'ils se présentaient devant Dieu et ses anges, ne se gênent pas de *collaborer* pieusement. Cette attitude est parmi les nombreux facteurs qui continuent à accroître le fossé entre les peuples. En quelque sorte, si Dieu a chassé les hommes du Jardin d'Éden et que l'Occident est à la chasse des Africains depuis quelques siècles, à la souffrance de la terre, qui est propre à quiconque fait

un mouvement³, s'est ajouté l'avènement anticipé de l'enfer. Pour cela, au nom du bonheur de la bourgeoisie européenne et du *salut* des serviteurs, plusieurs peuples africains et pays se font la guerre.

« Pourquoi si hostile ? – dit un jour un Congolais en sanglots à un Rwandais ; ne sommes-nous pas des confrères ? » Celui-ci répondit : « Qu'importe encore la confraternité ? Les liens aujourd'hui ne se fondent-ils pas sur l'intérêt, le gain, la compli-cité ? » Puis, il lui asséna un coup de machette. Ici, on voit deux Africains étant proches parents, mais de nationalités différentes, se faire la guerre pour la souveraineté d'un territoire à la formation duquel tous deux n'ont aucunement assisté. En Afrique, on voit ainsi des États se faire la guerre pour protéger des frontières établies pour mettre le continent dans un état d'insécurité. Ils appellent ce désordre « sécurité » – et croient que cela relèverait d'une espèce de Droit du peuple à s'autodéterminer. Pourtant, à l'intérieur même de ces frontières, on voit des clans voisins qui avaient vécu en communauté et en harmonie pendant des siècles attiser leur animosité au nom d'une prétendue suprématie ethnique.

Ces imbroglios ne se limitent toutefois pas là : même parmi ceux qui forgent leur identité en s'opposant à l'Occident – qu'ils soient fondamentalistes, contre la modernisation, contre l'occidentalisation ou pour l'indigénisation – ces gens veulent tous se servir des armes de l'Occident pour atteindre leurs fins. De ce fait, sont-ils vraiment réfractaires ? Sont-ils vraiment rétifs ? Ces regimbeurs – groupes que l'on peut traiter de « protestants » –, en croyant regagner une forme d'authenticité tout en regardant à travers

3. Le terme « mouvement » fait allusion au travail que chaque homme accomplit au plus profond de soi-même et qui englobe toute sa vie et tout le sens de sa vie. Chez Kierkegaard, le travail est ainsi inséparable de l'exigence de trouver une vérité. HERNANDEZ-DISPAUX, J., G. JEAN, J. LECLERCQ, *Kierkegaard et la philosophie française : Figures et réceptions*, Presses universitaires de Louvain, collection « Empreintes philosophiques », 2014, p. 128.

un verre l'Occident qu'ils méprisent, en sont devenus, à leur insu, une copie. Ceci veut dire que, de gré ou de force, les « rétifs » se sont conformés.

Rien d'étonnant de voir que plusieurs États africains, plus d'un siècle après la colonisation, continuent à se comporter comme des protectorats ou des colonies. Leurs dirigeants, pareils à Pierre le Grand ou Mustafa Kemal Atatürk, sont prêts à soumettre leur peuple au bénéfice des métropoles. Cependant, quand on a été faible pendant longtemps ; quand on a vociféré pendant des siècles sans qu'il y ait un changement significatif ; quand le droit régalien n'est en fonction que pour protéger les plus forts, peut-on en vouloir à un peuple qui adopte une attitude de résignation ?

C'est dans le tiers-monde que l'on cerne le mieux la distance entre les gouvernants et les gouvernés. À l'heure où la démocratie est devenue la référence, « le meilleur modèle politique envisagé par le peuple depuis la crise du libéralisme » pour emprunter une phrase de Marcel Gauchet, un État au centre de l'Afrique lance une réforme appelée *Cinq chantiers* (infrastructures, santé et éducation, habitat, eau et électricité et emploi) ; et comme résultat, le peuple se retrouve frelaté, contrefait et dépravé. Et tout ceci est fait en toute impunité. C'est encore dans le tiers-monde que des États supposément souverains se portent volontaires pour déstabiliser leurs États voisins, au profit privilégié des anciennes métropoles.

Dans l'histoire, un pays ne s'étant jamais gêné d'aller contre ses propres valeurs – et peut-être cette attitude est-elle sa vraie valeur –, un pays s'étant fait le bouclier de l'Occident contre la Russie, un pays ayant aveuglement soutenu l'Union européenne afin d'obtenir son aide économique et son soutien militaire, croyant que cette politique lui permettrait d'en faire partie : ce pays est la Turquie. Or, plusieurs pays en Afrique, ayant pourtant par ailleurs suffisamment de ressources pour ne pas dépendre des subventions